



# Des processus pour planifier, des processus pour éduquer

**Philipp Esch, architecte, esch.sintzel, Zurich**

C'est le particulier et non l'ordinaire, l'exception et non la règle, qui sont remarquables. Or si un symposium ou un livre est consacré à la chose peut-être la plus banale du monde, à savoir l'habitat, que peut-il bien en sortir de remarquable?

Par exemple qu'un changement durable doit partir du quotidien, du banal, et non du particulier, et que des petits changements au quotidien ont bien plus d'effets que des changements importants dans des situations exceptionnelles. Dès lors, pourquoi nous est-il si difficile de procéder à des changements dans le cadre de notre vie quotidienne? Eh bien, parce que c'est ce qui nous est le plus proche que nous avons le plus de peine à reconnaître. Notre manque de distance face aux circonstances de notre vie, notre capacité d'empathie faussent notre regard dans le cas présent: nous comprenons le moins ce que nous connaissons le mieux.

Nous devons pour ainsi dire nous observer de l'extérieur. Et c'est ce rapport réflexif à nous-mêmes, aux autres et au monde, pour reprendre le langage de la didactique, qui est justement au cœur de l'éducation.

L'éducation comprise au sens d'un processus et non d'un état nous aide à identifier les champs de forces et de contraintes économiques, sociales et culturelles dans lesquels nous évoluons. Le thème de l'habitat nous en offre une illustration éclatante du fait de son importance fondamentale pour notre perception du monde. Car l'habitat ne s'arrête pas au seuil de notre logement: notre espace résidentiel se prolonge loin à la ronde et, à l'inverse, la société s'insinue dans nos chaumières pour y imprégner, à travers ses conventions, notre vie.

En tant que planificateur, que concepteur, que décideur en matière d'habitat, nous devons connaître le contexte global dans lequel nous agissons afin de pouvoir estimer les possibilités et les limites de notre action. Sinon, nous risquons de tomber dans deux types d'attitudes-réflexes néfastes, à savoir la reproduction irréflective de nos propres conceptions ou la reprise tout aussi irréflective des conceptions d'autrui. Dans le premier cas, nous continuons à simplement reproduire de manière mécanique des recettes éprouvées sous prétexte que ce qui a déjà fonctionné ne saurait être faux; dans le second cas, nous reprenons telles quelles des idées de tiers sans les remettre en question. Dans les deux cas, nous perdons notre véritable capacité d'agir.

Comment cela se traduit-il dans le cadre de la construction de logements?

De nombreux exemples de ces deux attitudes nous sont donnés en ce qui concerne la manière d'aborder la question de la gestion rationnelle des ressources, à laquelle nous sommes contraints par leur raréfaction, qu'il s'agisse d'une indifférence «crasse» ou d'un activisme qui ne jure plus que par les standards les plus élevés. Nous nous accordons tous à penser que l'indifférence est une attitude irresponsable. Mais la prédominance du souci d'efficacité énergétique par rapport aux autres paramètres d'un projet peut s'avérer tout aussi irresponsable. En subordonnant l'ensemble des conditions et possibilités qui sous-tendent tout projet architectural à quelques facteurs «durs» qui semblent traduire des certitudes objectives car quantifiables, ne répète-t-on pas la même erreur que lorsque l'on applique sans discernement une stricte politique d'optimisation des coûts?

N'est-ce pas faire bien peu de cas des facteurs «mous» tels que le coût social de l'augmentation des loyers ou le coût urbain de quartiers où il ne fait pas bon vivre? A quelle aune juger l'équipement luxueux d'un logement rendu possible par le choix d'une construction ou de matériaux de moindre qualité? Lorsque nous autres architectes tentons de mettre dans la balance de tels éléments au-delà des chiffres bruts, nous avons souvent affaire à des maîtres d'ouvrage qui ne s'en soucient guère, quand ils ne s'impatientent pas et ne veulent voir dans nos tentatives que la preuve de notre éloignement de la réalité. Or cette impatience est souvent due au fait que le processus de réflexion intervient trop tard, lorsque le processus de développement du projet n'offre déjà plus guère de marge de manœuvre.

A l'aide d'exemples vécus, je vais montrer dans cet exposé comment il est possible:

- de replacer des décisions à prendre dans un contexte global,
- de développer une culture du dialogue et de la transparence entre maîtres d'ouvrage et architectes, et
- de reconnaître et de mettre à profit l'importance des phases initiales du développement d'un projet.